

Maria Solarska, Maciej Bugajewski
Université Adam Mickiewicz de Poznań

« L'étrangeté qui vient ». Les déplacements de Krystyna Śreniowska à travers les pays, les cultures, les temps

Les auteurs de ce texte viennent du milieu de la théorie (ou : épistémologie) et de l'histoire de l'historiographie. Cette communauté rassemble des chercheuses et chercheurs de Poznań, Cracovie, Varsovie et Łódź entre autres¹. Chaque groupe mène ses recherches de manière différente. Ainsi, la réflexion sur l'historiographie en tant que pratique culturelle spécifique est polyphonique et variée. La différence est un élément constitutif de cette réflexion, elle rend possible une compréhension du monde passé. Ainsi, ce dernier est vu comme différent du nôtre, mais il n'est pas étranger à nous².

Par contre, c'est justement une étrangeté qui nous semble être la figure dominante de la vie de l'historienne éminente, Krystyna Śreniowska, racontée par elle-même³. Ses mémoires sont un document rare, parce que nous n'avons pas beaucoup d'écrits de ce type laissés par les historiennes. De plus, il n'y pas beaucoup de récits aussi touchants par leur honnêteté et leur sincérité face au destin difficile.

¹ J. Topolski, *Metodologia historii*, Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1984 ; *idem*, *Teoria wiedzy historycznej*, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 1983 ; W. Wrzosek, *O myśleniu historycznym*, Bydgoszcz – Poznań, Oficyna Wydawnicza Epigram, 2009 ; J. Pomorski, *Homo metahistoricus. Studium sześciu kultur poznających historię*, Lublin, Wydawnictwo UMCS, 2019 ; K. Zamorski, *Dziwna rzeczywistość. Wprowadzenie do ontologii historii*, Kraków, Księgarnia Akademicka, 2008.

² M. Solarska, M. Bugajewski, *Experiencing the Past. Historical Cognition Toward Pluralism of Time*, trans. A. Topolska, Poznań, Instytut Historii UAM, Oficyna Wydawnicza Epigram, 2019.

³ K. Śreniowska, *Moje życie*, J. Kolbuszewska, R. Stobiecki (éd.), Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2018.

Krystyna Śreniowska (née Oppenauer) est née le 21 novembre 1914 à Lviv – une cité qui appartenait à la Pologne entre les deux guerres mondiales, puis à l'Union Soviétique après la Seconde Guerre mondiale et à la République de l'Ukraine aujourd'hui. Śreniowska est décédée en 2013 à Łódź en tant que professeure de l'université locale⁴. Elle a trouvé sa place à Łódź après des années d'errance à travers des villes de Pologne contemporaine : Cracovie, Varsovie, Wrocław, Elbląg, Jelenia Góra, Karpacz et d'autres.

Toute la vie de notre héroïne fut marquée par l'expérience de l'étrangeté des lieux et des cultures ainsi que par la dynamique du changement des lieux de résidence, des frontières, des déplacements de l'armée et des peuples. De plus, la vie de Krystyna Śreniowska se déroula pendant (et coïncida avec) le changement profond en Pologne causé par l'établissement d'un État socialiste après la Seconde Guerre mondiale. L'attitude de Śreniowska à l'égard de cet État a évolué – d'une affirmation modérée à sa critique grandissante, du moins à partir de la fin des années soixante, lorsque Śreniowska s'engagea de plus en plus dans les activités de l'opposition démocratique (alors illégale).

Les mémoires de Krystyna Śreniowska ont été publiées pour la première fois en 2018. Elles sont éditées par Rafał Stobiecki (un disciple de Śreniowska) et Jolanta Kolbuszewska. La publication est intitulée *Ma vie* et elle représente un récapitulatif aussi bien qu'un règlement de compte avec son passé, avec les idées, les valeurs et les attitudes prises par elle-même et par les autres. L'Auteure appelle son œuvre « mon journal » ou « mon témoignage » pour une juste raison : c'est l'enregistrement des expériences de la représentante d'une génération profondément marquée par l'histoire ; une génération qui a su transmettre le dépôt des valeurs auxquelles nous nous référons aujourd'hui.

L'histoire de Śreniowska est une part de notre histoire ; ou plutôt, nous, les contemporains, nous aussi appartenons à l'histoire des expériences qu'elle raconte. D'une part, son histoire était unique, elle racontait la vie singulière. Pourtant, d'autre part, certains épisodes lui appartenant ont été vécus par beaucoup de nos compatriotes de la manière similaire à elle. Ces sont des expériences communes de groupes sociaux et de générations différentes de la communauté historique. En ce sens, nous (les auteures), qui sommes deux générations plus jeunes, reconnaissons en quelque sorte dans l'histoire de

⁴ Eadem, Stanisław Zakrzewski, *Przyczynek do charakterystyki prądów ideologicznych w historiografii polskiej 1893-1936*, Łódź – Wrocław, Zakład im. Ossolińskich, 1956 ; eadem, *Kościuszko. Kształtowanie poglądów na bohatera narodowego 1794-1894*, Warszawa, UŁ, 1964 ; eadem, « Pojęcie czasu a tzw. myślenie historyczne », *Historyka* 1975, vol. V, p. 109-112 ; eadem, « W sprawie kryteriów podziału szkół historycznych doby pozytywizmu na ziemiach polskich », *Historyka*, 1977, vol. VII, p. 93-98 ; eadem, « O pożytkach z historii czyli o jej funkcji społecznej », *Acta Universitatis Lodzensis, Folia Litteraria*, 1981, n° 2, p. 61-67.

Krystyna Śreniowska notre propre histoire. Elle se déroule désormais sans elle, mais ses choix agissent toujours comme des indications de valeurs.

Les premières années de la vie de Krystyna Śreniowska (jusqu'à 1929) se sont passées à Stryj (ville actuellement située en Ukraine, mais à l'époque située en Pologne). De longs fragments de cette partie du journal concernent les relations entre les nations vivant à Stryj, vues à travers les yeux d'un enfant.

Śreniowska était la fille du juge – Kalikst Oppenauer, sa famille appartenait donc à l'intelligentsia polonaise travaillant pour l'État polonais. Pourtant, Stryj était une ville habitée par des groupes nationaux et ethniques différents. Śreniowska consacre une grande attention à ses professeurs, dont beaucoup étaient des Juifs assimilés à la culture polonaise. Par exemple, Józef Weisblum – son professeur de polonais (ainsi que son futur beau-père) ou Arnold Spaet – son professeur d'allemand. Pourtant, l'auteure décrit la situation difficile des Juifs assimilés. D'une part, ils ne voulaient rien avoir à faire avec les Juifs non assimilés ; d'autre part, ils n'étaient souvent pas pleinement acceptés du côté polonais. Pour de nombreux Polonais, ils restaient des Autres qui ne pouvaient pas être pleinement inclus dans la société polonaise.

Dans ses mémoires, Śreniowska note qu'à cette époque, elle ne s'intéressait pas à la culture et à la vie des Juifs non assimilés présents à Stryj, qui parlaient yiddish et adhéraient à divers types de judaïsme. Des années plus tard, elle s'en rappelle avec une certaine honte. Pourtant, elle souligne son admiration pour ses professeurs de polonais et d'allemand mentionnés plus haut, aussi que leur inquiétude face à leur exclusion partielle des relations sociales dans le cadre de la polonité qu'ils avaient choisie⁵.

L'Auteure écrit aussi avec l'admiration des camarades juifs de sa classe en tant que personnes talentueuses avec lesquelles elle a essayé de rivaliser pour les meilleurs résultats, en particulier dans les sciences humaines. Elle a rencontré certaines de ces amies juives plus tard, pendant la guerre, alors qu'elle était cachée à Varsovie, menacée de mort pendant la Shoah. La sensibilité de Śreniowska à l'égard des relations polono-juives marqua toute sa vie, surtout après son mariage avec Stanisław Śreniowski (fils de Józef Weisblum). On y reviendra.

La population ukrainienne constituait un tiers des habitants de Stryj. Śreniowska a noté, qu'en tant que fille, elle n'avait aucune compréhension pour les mouvements d'émancipation ukrainiens de cette époque. Plus tard, alors qu'elle et sa famille vivaient à Lviv (1929-1939), dans les environs des habitants ukrainiens de cette ville, Śreniowska développa une acceptation des aspirations ukrainiennes à l'épanouissement culturel et politique. À Lviv,

⁵ K. Śreniowska, *Moje życie...*, op. cit., p. 32-36.

la famille Oppenauer vivait à la périphérie, avec une population ukrainienne importante à proximité immédiate. Krystyna, une adolescente, traversait la ville toute seule, mais très souvent elle était entourée de « gardes du corps » des jeunes ukrainiens. Ils étaient souvent appelés dans le dialecte de Lviv « batiar » (petits voyous, restant dans la rue, parfois sujets de bagarres, délits mineurs ou majeurs, issus des classes inférieures). Elle était amie avec eux car ils vivaient à proximité. C'était un lien d'amitié malgré des différences importantes de classe et de nationalité. Śreniowska a admis être contente qu'avec une telle « sécurité », personne n'oserait pas l'aborder.

La jeunesse passée à Lviv fut un moment important pour Śreniowska pour quelques raisons. Avant tout, c'est là-bas qu'elle a intériorisé l'idée d'université autonome : par rapport aux facteurs non scientifiques, et surtout par rapport à l'activité des partis politiques. Cet ethos forma son attitude par toute sa vie⁶. L'Université de Lviv était l'une des universités polonaises les plus respectées, célèbre non seulement pour son école de philosophie fondée par Kazimierz Twardowski (la soi-disant école Lviv-Varsovie), mais aussi pour le niveau de son enseignement en droit et autres sciences humaines, y compris histoire.

À Lviv, Śreniowska rencontra des professeurs éminents d'histoire et elle termina ses études par un mémoire de maîtrise de l'histoire polonaise moderne. Au cours de ses études, elle observa aussi l'attitude des Polonais envers les Juifs. Il s'agit de tentatives d'introduire ce qu'on appelle « ghetto des bancs » pendant les cours magistraux à l'époque de la soi-disant *sanacja* (l'assainissement), c'est-à-dire les collaborateurs et les héritiers politiques de Józef Piłsudski. Les étudiants de droite, organisés dans des associations des étudiants, cherchèrent à limiter le nombre d'étudiants juifs dans les universités, ainsi qu'à séparer les Polonais et les Juifs dans les amphithéâtres⁷. Ces tentatives suscitérent l'indignation de Krystyna Śreniowska et ils façonnèrent définitivement son aversion à la haine à cause de la nationalité, de l'ethnicité ou la race. Cette aversion se manifesta plusieurs fois pendant les années suivantes, particulièrement en 1968 pendant la campagne antisémite menée contre ses citoyen.e.s par l'État socialiste de la soi-appelée Pologne populaire.

Au cours de ses années d'études, Krystyna rencontra son futur mari, Stanisław Śreniowski (1912-1957), le fils de son professeur du polonais au

⁶ Cf. K. Twardowski, *O dostojęństwie Uniwersytetu – The majesty of the University*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 2011 ; K. Sauerland, « Idea uniwersytetu – aktualność tradycji Humboldta », *Nauka i Szkolnictwo Wyższe*, nr 2/28/2006, p. 89-96 ; K. Pomian, *O Autonomii Uniwersytetu. Wykład wygłoszony przez Profesora Krzysztofa Pomiana z okazji nadania 24 maja 2017 r. doktoratu honorowego Uniwersytetu Łódzkiego*, R. Stobiecki (dir.), Łódź – Bydgoszcz, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego – Oficyna Wydawnicza Epigram, 2020.

⁷ K. Śreniowska, *Moje życie...*, op. cit., p. 43, 210.

collège de Stryj. Avant la Seconde Guerre mondiale, Stanisław Weinsberg se convertit au catholicisme et adopta un nouveau nom de famille, Śreniowski. Pourtant son origine juive influença gravement le sort de son mariage, notamment pendant la guerre, lorsqu'il dut se cacher pour éviter la mort.

À Lviv, Śreniowska élabora les fondements de son attitude civique. Avec l'effondrement de l'État polonais en septembre 1939, d'abord à la suite des coups de l'Allemagne nazie puis de l'Union soviétique stalinienne, elle est devenue convaincue que l'État polonais après la guerre ne devait pas renaître sous la forme dans laquelle il avait fonctionné. Le discrédit des gouvernements de la soi-disant *sanacja* (particulièrement la fuite du commandant en chef Śmigły-Rydz vers la Roumanie) contribua à l'émergence de cette attitude, ainsi que la conviction d'accomplissement du rôle historique de la noblesse terrienne. Il n'est pas moins important que Śreniowska a était persuadée de la nécessité d'ouvrir l'État polonais aux besoins des autres nations et habitant. Mais surtout, elle était convaincue de la nécessité des réformes sociales, sans lesquelles il n'y aurait aucune possibilité de trouver une place adéquate dans la société pour la jeune intelligentsia formée dans les universités. Après l'obtention de son diplôme, elle-même avait peu de chances de trouver un emploi, même sous forme de travail bénévole sans salaire, à l'instar de son futur mari, qui soutint son doctorat en histoire à l'Université Jagellonne de Cracovie avant la guerre.

Durant la guerre, Śreniowska et son mari vécurent d'abord à Lviv, puis à Cracovie, et finalement à Varsovie. Ils ont tous les deux survécu au soulèvement du ghetto de Varsovie (1943) en tant que témoins extérieurs, puis en tant que participants (mais non comme insurgés-soldats) de l'Insurrection de Varsovie (1944). Pour Krystyna Śreniowska, ce fut une période dramatique où elle devait gagner sa vie tout en s'occupant de son mari caché, qui était en danger constant de mort⁸. L'une des expériences les plus dures était la peur de la rencontre du « szmalcownik ». C'étaient des personnes qui réclamaient une rançon des Juifs cachés par certain.e.s Polonais.es ou des Polonais.es eux-mêmes. S'ils ne recevaient pas d'argent, ils les menaçaient de les dénoncer aux Nazis. Les Śreniowski furent attrapés à deux reprises par des « szmalcowniki ». La première fois, ils ont pu les acheter avec de l'argent, la deuxième fois, ils ont donné la fourrure de Krystyna, qu'elle avait hérité de sa mère. En racontant des situations de menace du côté des « szmalcowniki » Śreniowska témoigne aussi que l'aide est venue des ami.e.s des cercles de l'intelligentsia de Varsovie, qui, par exemple, ont prêté de l'argent pour la rançon, bien qu'ils soient eux-mêmes restés dans la

⁸ *Ibid.*, p. 103-107.

pauvreté de l'occupation. Comme l'écrit Śreniowska, « alors vous pourriez acheter la vie pour de l'argent/de l'or »⁹.

Il faut fortement souligner que même dans ces souvenirs dramatiques, elle indique le fait de bénéficier d'aide et de soutien des ami.e.s et des inconnu.e.s. La famille Śreniowski était hébergée par eux dans leurs appartements et la nourriture était partagée malgré la faiblesse d'approvisionnement. C'était l'époque de l'extermination, mais aussi celle de la solidarité entre les gens.

Dans son journal, Śreniowska rappelle aussi les images des soldats de l'armée soviétique et des Allemands. On y retrouve, à plusieurs endroits, des souvenirs des Russes, mais Śreniowska ne désigne pas tant les Russes de souche que les soldats de l'armée soviétique ou les fonctionnaires des services de l'État soviétique, dont la nationalité peut être diverse. En général, trois images dominaient dans ce cas. La première image venait du début de l'occupation. D'une part, c'était une armée primitivement équipée, pauvre, intéressée à piller des biens considérés comme luxueux aux yeux des soldats soviétiques, comme des montres-bracelets ou des réveils. D'autre part, Śreniowska racontait l'histoire de la famille d'un officier soviétique (de nationalité ukrainienne) qui fut logé par les autorités dans l'appartement des Oppenauer. Ce qui a retenu l'attention de l'Auteure, c'est leur silence – ils craignaient de parler, car ils étaient habitués à l'omniprésence des dénonciations, qui pouvaient entraîner l'exil ou la mort. Une image différente des soldats soviétiques apparaît dans les mémoires vers 1944. L'armée allemande se retirait vers l'ouest, les prisonniers de guerre soviétiques étaient conduits sous la menace d'une arme à travers Varsovie, où les Śreniowski, Krystyna et Stanisław, vivaient à l'époque. C'était une image de la pauvreté, de la faim et de la dégradation. Et enfin, Śreniowska présentait une image totalement différente de l'Armée rouge un an plus tard (1945) près de Cracovie (Śreniowska avec son mari se cachaient dans un village près de Cracovie dans les derniers mois de la guerre). Cette fois-ci, c'est une armée victorieuse, très bien équipée, vêtue de vêtements chauds. Et en même temps impitoyablement cruelle – à l'avis de Śreniowska, excessivement cruelle envers les prisonniers de guerre capturés. Ils ont fini leurs jours en recevant une balle dans la nuque¹⁰.

Les mémoires de Śreniowska sur les Allemands peuvent être divisées entre celles relatives aux années de l'occupation (jusqu'en 1945) et celles relatives aux années d'après-guerre. Les souvenirs des années de l'occupation sont imprégnés par la peur, la menace constante de perdre la vie, la sienne ou celle de son mari. Cependant, après la Seconde Guerre mondiale, les frontières de

⁹ *Ibid.*, p. 98.

¹⁰ *Ibid.*, p. 113.

la Pologne furent déplacées vers l'ouest et le nord. Elles couvraient des terres appartenant à l'État allemand avant la guerre, jusqu'à l'Oder et Nysa Łużycka à l'ouest, ainsi qu'une partie de la Prusse orientale au nord. La population allemande dominait sur ces terres.

Immédiatement après la guerre, Śreniowska et son mari sont venus sur ces terres pour diverses raisons. Dans l'ancienne Prusse orientale, et plus précisément dans la ville d'Elbląg, Krystyna est venue chez ses parents et sa sœur Ewa, qui, en tant que rapatriés, se sont installés à Elbląg. Puis, Śreniowska et son mari sont allés dans les soi-disant territoires de l'Ouest (Wrocław, Jelenia Góra, Karpacz dans les montagnes de Karkonosze) pour se reposer après le drame de la guerre. La population indigène allemande fut progressivement déplacée vers l'Allemagne, mais immédiatement après la fin de la guerre, il y avait encore beaucoup d'Allemands dans cette région. Les souvenirs de cette époque de Śreniowska sont dominés par un sentiment d'étrangeté et une expérience qui peut être décrite par le mot de « dégoût ».

D'une part, il s'agit de l'étrangeté causée par les ruines des villes. Elbląg, Wrocław ont été en grande partie détruites et transformées en ruines. D'autre part, un autre sentiment de l'étrangeté concerne les villages et les villes qui ont survécu, comme Jelenia Góra, en bon état. Ici, ce qui était étranger, c'était la *Gemütlichkeit* allemande, caractérisant les propriétés familiales, les équipements, les produits artisanaux, une manière spécifique d'ordonner et de décorer l'espace habité. Les nouveaux arrivants de Lviv, Cracovie et Varsovie ont eu du mal à s'installer dans ce climat culturel différent. Quant au sentiment du dégoût, il concernait l'attitude des Allemands envers les nouveaux arrivants polonais. Śreniowska écrit sur le manque d'honneur et la fausse humilité envers les Polonais. Elle était agacée par cette humilité des serveurs, des restaurateurs, des cochers, des propriétaires de pensions et des autres. Cette attitude contrastait tellement par rapport à celle de l'époque de l'Occupation. Ces Allemands ont rapidement quitté le pays ou ont été déportés vers l'Allemagne d'après-guerre, mais les impressions sur la manière dont ils étaient perçus furent enregistrées dans les entrées du journal.

Après la guerre, la famille Śreniowski choisit la ville de Łódź comme son lieu de vie. Śreniowska vécut à Łódź jusqu'à sa mort en 2013. Plus tôt, en 1957, son mari Stanisław Śreniowski est décédé. L'auteure des mémoires avait deux enfants, l'aîné Józef et la jeune Barbara. Tous les deux devinrent plus tard des étudiant.e.s en sociologie. Łódź n'avait été que légèrement endommagée pendant la guerre. De plus, les nouvelles autorités polonaises établirent une nouvelle Université de Łódź. Śreniowska énonce qu'elle a consacré toute la seconde partie de sa vie à cette ville, mais – ce qu'elle exprime un peu avec la honte – elle n'y a jamais pris racine. Elle croit que ce manque de liens était en partie de sa faute. Comme elle l'avoue, elle ne s'intéressait pas au sort

de Łódź d'avant-guerre, aussi que pendant l'occupation allemande (Łódź fut incorporée à l'Allemagne, de nombreux ouvriers furent déportés aux travaux forcés en Allemagne, un ghetto fut créé et la population juive fut assassinée dans des camps d'extermination). Elle sous-estimait aussi l'importance de l'intelligentsia de Łódź, qu'elle croyait absente de cette ville au sens de l'intelligentsia de Lviv, Varsovie ou Cracovie.

Au début des années d'après-guerre, la sensibilité de Śreniowska était en quelque sorte doublement déracinée. D'une part, par la disparition du monde dans lequel elle avait grandi et s'était façonnée dans sa jeunesse. Cependant, ce monde lui avait laissé en dépôt des valeurs permanentes telles que la tolérance, le besoin de réformes sociales en faveur de les plus faibles, le besoin de préserver la paix, le besoin du travail scientifique pour mettre en œuvre l'idée d'une Université. D'autre part, elle avait un sentiment d'étrangeté aux formes de la civilisation soviétique, mais aussi à la culture allemande avec son rôle pendant la guerre et à ses formes qui ont survécu dans la nouvelle Pologne après la guerre.

Mais le sentiment aigu d'aliénation avait aussi, et peut-être surtout, d'autres sources. Tout d'abord, Śreniowska a pris ses distances avec la forme adoptée par l'Université de Łódź à l'époque de la PRL (la République populaire polonaise), qui, selon elle, ne mettait pas en œuvre l'idée d'université autonome, indépendante des partis politiques. Cette idée, qu'elle avait assimilé pendant ses études à Lviv, et qui avait été préservée, selon elle, dans une large mesure dans les centres universitaires tels que Cracovie, Varsovie et Poznań.

Une autre dimension du sentiment d'aliénation éprouvée par Śreniowska est liée à l'implication de cette dernière dans les activités de l'opposition démocratique. Ce tournant, qui s'opéra vers le milieu des années 1970, découla de l'engagement de ses propres enfants – Józef et Barbara – dans l'opposition, illégale à l'époque. Śreniowska elle-même considérait alors la lutte pour la démocratie comme un rêve irréel – elle prévoyait la durée du système du socialisme réel au moins à 100 ans. Pourtant, elle suivit ses valeurs et fut solidaire du soulèvement de la génération de ses enfants. Les années suivantes furent marquées par la loi martiale (depuis le 13 décembre 1981), l'internement de Józef, puis celui de Barbara, mais aussi les visites de Śreniowska chez les internés dans les prisons, les perquisitions du service de sécurité dans l'appartement de Śreniowska. Et son sentiment constant d'être dans une réalité différente de la plupart des employées de l'Université de Łódź.

Le sentiment d'étrangeté accompagna Śreniowska pendant toute sa vie. Ces aspirations scientifiques en tant que femme ont rencontré des difficultés avant la guerre. Pendant la guerre, elle observa avec horreur les

actes inhumains envers les autres humains. Après la guerre les attitudes par rapport la nouvelle situation suscitaient parfois le dégoût en elle.

Dans les mémoires de Śreniowska, nombreux sont les endroits où l'on une l'opposition entre sa vie « éveillée » et sa vie « cachée ». Ou entre sa vie « en surface », visible aux autres et sa vie « profonde » cachée aux autres. Dans sa vie, comme en témoigne ses mémoires, la réalité s'est scindée en deux niveaux – la réalité officielle, éveillée, visible, de surface, et l'autre réalité – la peur, les dépressions nerveuses, l'aliénation, l'engagement dans une lutte sans espoir pour un rêve démocratique, une réalité de solidarité avec ses proches.

Les mémoires de Śreniowska témoignent de l'attitude de l'honnêteté et de la sincérité conservées en ces temps difficiles. Śreniowska décrit ses actes et ses idées, elle sait dire : je me suis trompée. Ainsi, elle présente aussi le courage et la dignité que nous voulons garder en tant qu'indicateurs pour nous, dans nos temps, dans nos pratiques professionnelles. C'est l'héritage qui est nous transmis à travers le temps et l'espace.

Maria Solarska, Maciej Bugajewski

**« L'étrangeté qui vient ». Les déplacements de Krystyna Śreniowska
à travers les pays, les cultures, les temps**

Résumé

Krystyna Śreniowska, l'historienne éminente polonaise, née en 1914 à Lviv, décédée en 2013 à Łódź, a trouvé sa place après des années d'errance à travers des villes de la Pologne contemporaine : Cracovie, Varsovie, Wrocław, Elbląg, Jelenia Góra, Karpacz et d'autres. Toute sa vie était marquée par l'expérience de l'étrangeté des lieux et des cultures aussi que par la dynamique de changement des lieux de résidence, des frontières, des déplacements de l'armée et des peuples. De plus, la vie de Krystyna Śreniowska s'est passée pendant le changement profond en Pologne causé par l'établissement d'un État socialiste après la Seconde Guerre mondiale. Les mémoires de Krystyna Śreniowska ont été publiées pour la première fois en 2018. Le sentiment d'étrangeté accompagnait Śreniowska pendant tout sa vie. Dans ses mémoires, elle présente le courage et la dignité que nous voulons garder en tant que les indicateurs pour nous, dans nos temps, dans nos pratiques professionnelles.

Mots-clés : Krystyna Śreniowska, la Seconde Guerre mondiale, système socialiste, peuples et cultures d'Europe centrale et orientale, femmes historiennes, écriture de l'historiographie.